

Katia Ghanty

# Les frottements du cœur

*Journal hospitalier*

Katia Ghanty

Les Frottements du cœur

*Journal hospitalier*

© Katia Ghanty, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7994-5

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Prologue

À la fin du mois de mars 2016, je suis tombée malade, comme chaque année à l'arrivée du printemps. Quasiment tous les ans, je tombe malade à la même période, généralement un rhume qui n'en finit pas et qui se transforme souvent en bronchite ou quelque chose du genre... Bref, un truc long et chiant, mais globalement assez inoffensif.

À la fin du mois de mars 2016, j'ai attrapé la grippe. La grippe B, je l'apprendrai plus tard.

J'ai continué à travailler. Je suis comédienne, et il était pour moi tout simplement impensable d'annuler une représentation. Tant qu'on est debout, on joue. J'ai donc répété, j'ai joué une pièce de théâtre, puis une autre. La grippe s'est un peu calmée.

Mais la semaine suivante, les symptômes sont revenus, plus violents. Cette fois, je ne tenais plus debout. J'ai appelé SOS Médecins, un docteur s'est déplacé, m'a dit qu'il n'y avait rien d'autre à faire que rester tranquille et se reposer. Mais la maladie s'est attaquée à mon cœur. Après deux jours alitée, j'ai été transportée à l'hôpital, dans un état très critique. On m'a sauvée, de justesse.

Comme c'est étrange, à 29 ans, d'avoir le cœur qui flanche.

Entre début avril et fin juin, j'ai passé 48 jours à l'hôpital. Jours de grande souffrance physique et morale, de peurs multiples, de solitude, de tristesse, de frustration, de colère.

Dès que mon état l'a permis, j'ai demandé que l'on m'apporte un carnet et un stylo. Mais avant même d'avoir la force d'écrire, je prenais déjà des notes dans ma tête, je voulais tout retenir, tout enregistrer, tout mémoriser. Garder ma conscience en alerte permanente. Compenser l'affaiblissement du cœur par l'éveil du cerveau. Tenir le coup, restée concentrée pour ne pas mourir.

À ma sortie de l'hôpital, j'ai commencé à organiser un peu toutes ces notes, pour en faire une sorte de journal. Cela m'est apparu absolument nécessaire,

presque vital.

Écrire pour soulager mon cœur, pour me libérer, pour revenir au monde, pour avancer.

# Chapitre 1

## Réanimation

Jour -1 – JEUDI 7 AVRIL

Je suis alitée depuis mardi soir, épuisée – courbatures si vives, si brûlantes que chaque mouvement me pèse. J'ai du mal à me lever. Pas la force de sortir de chez moi – j'habite au sixième étage sans ascenseur. Vers 11 heures, je me décide à appeler SOS médecins. J'ai du mal à décrire mes symptômes. La femme au téléphone semble perplexe. J'ai peur de faire déplacer quelqu'un pour rien. Un médecin vient frapper à ma porte deux heures plus tard. Je l'ai entendu souffler dans les escaliers – dur dur, les six étages. Il m'ausculte rapidement, écoute mon cœur, prend ma tension – 8,6 ; puis me dit qu'il ne peut rien me prescrire :

« C'est la grippe, Mademoiselle, il faut juste attendre que ça passe. C'est souvent comme ça la grippe, on croit que c'est fini, mais en fait, ça revient. »

Mon père aussi m'avait dit ça au téléphone (il est médecin du travail), c'est ce qu'on appelle « le V grippal » : après une semaine de symptômes, on observe une légère amélioration, on a l'impression de guérir, et puis soudain on rechute. Et la semaine de rechute est souvent pire que la première phase.

« Et c'est normal que j'aie du mal à marcher ?

— Allez, mettez-vous debout, faites quelques pas... Bah, vous arrivez à marcher, là, quand même.

— Oui, mais ça me fait vraiment mal... Et les tempes qui gonflent, vous pensez que c'est dû à quoi ?

— Vous êtes sûre que vos tempes gonflent ? Ça me paraît bien subjectif, tout ça. Je ne vous trouve pas gonflée, moi. »

*Euh... Mec, je te jure qu'en temps normal je n'ai pas cette tête de hamster.*

« Bah, si si, je vous assure que mon visage est un peu gonflé. Par rapport à d'habitude.

— Bon. (Moue perplexe.) Mais vous n'avez jamais eu la grippe ?

— Si... non, enfin je sais pas. Pas à ce point-là, en tout cas. J'ai déjà eu des symptômes similaires, mais c'était une parotidite.

— Vous avez du mal à marcher parce que votre tension est très faible. »

Il me pose un tas de questions, cherchant des symptômes que je n'ai pas. Il répète deux fois :

« Je ne voudrais pas passer à côté d'une grosse infection. Ça pourrait ressembler à une hépatite... »

Finalement, il me prescrit des antibiotiques, « À prendre demain si ça ne s'arrange pas. » Il me dit que les maux de tête et la sensation de gonflement sont dus à une sinusite.

Il repart en me souhaitant un « bon repos ».

## Jour 1 – VENDREDI 8 AVRIL

Dans la nuit du 7 au 8 avril, je me réveille au bord du malaise et me traîne péniblement jusqu'aux toilettes. Je crois que je vais vomir. Mais non. C'est autre chose. Quelque chose d'effrayant, que je ne connais pas, et qui va me terrasser. La tête qui valdingue, le cœur qui se décroche, le monde qui tourne à mille à l'heure et me laisse seule dans l'œil du cyclone.

Je me laisse glisser au sol, dos plaqué au lino du couloir. Je deviens bouillante. Je suis placardée à terre, engluée, comme si d'un coup j'exerçais une pression bien plus grande que d'habitude, comme si la gravité avait triplé, comme si j'allais traverser le plancher, traverser tous les étages et me retrouver à la cave.

Je m'accroche à ma conscience pour ne pas m'évanouir. Au bout de quelques secondes, je commence à entendre un bruit qui monte. On dirait un bruit de canalisations. Un tuyau qui fuit ?

Et puis je comprends que le bruit est dans ma tête. Ce sont mes oreilles qui sifflent.

Je reste là longtemps, dos au sol.

Jusqu'à ce que petit à petit, le malaise s'éloigne.

Je retourne me coucher, épuisée. Fin de nuit agitée. Je ne sais pas si j'ai chaud ou si j'ai froid. J'ai des nausées. La tête embrumée. La nuque douloureuse. Les muscles qui me brûlent.

Le vendredi matin, je ne parviens pas à me mettre debout. Mon état a empiré par rapport aux deux derniers jours. Ma tête bourdonne plus que jamais. J'ai l'impression qu'elle va éclater. La lumière du jour agresse mes yeux. Je n'arrive pas à sortir du lit.

Depuis hier, je suis seule à la maison : Mathieu – mon copain – est parti en tournée. Il joue cet après-midi et ce soir à Castres, à huit heures de route de Paris.

En milieu de matinée, je l'appelle. Il me dit que je dois me forcer à manger,

sinon je me sentirai encore plus faible. Mais je ne peux pas, je suis trop épuisée. Il me dit que je devrais prendre une douche, que ça me ferait du bien. Me tenir debout dans la salle de bains, saisir le pommeau dans mes mains, me frotter avec du savon, tout cela me paraît impossible : rien que l'idée me fatigue.

Je suis censée travailler le lendemain : une animation pour enfants dans une librairie à côté de Chartres. J'ai demandé à mon amie Camille de me remplacer. Elle doit venir me voir cet après-midi : je lui envoie un message, pour qu'elle m'apporte quelques trucs à manger, et des médicaments.

Foutus six étages sans ascenseur, je suis littéralement coincée chez moi.

11 h 30, je décide d'obéir à Mathieu, je tente une excursion jusqu'à la cuisine.

*Il faut que je mange, ça ira mieux après.*

Je parviens à ramper, littéralement, jusqu'au canapé du salon. Là, je trouve un sac dans lequel j'ai laissé un paquet de gâteaux au chocolat.

*Youhou, victoire.*

Je me force à manger deux biscuits, péniblement : ça me prend au moins une demi-heure. Je n'arrive plus à mâcher. La mastication fait gonfler mes joues et mes tempes, qui progressivement sont comme paralysées.

Le temps passe. Je me sens de plus en plus faible. Saloperie de grippe.

Je suis aussi censée travailler dimanche : un spectacle pour enfants dans un théâtre du 19<sup>e</sup> arrondissement. Un spectacle que j'aime bien, dans lequel je chante, danse et joue trois personnages différents. Je suis focalisée là-dessus : le travail. J'ai un mois d'avril très chargé en perspective. Serai-je sur pied pour dimanche ? Pour la semaine prochaine ?

Affalée dans le fauteuil de mon salon, je somnole un peu.

Je reçois un texto de Camille : elle sera là vers 15 heures. Je suis soulagée de savoir qu'elle arrive bientôt. Je lui demanderai d'aller me chercher les antibiotiques prescrits par SOS Médecins.

15 heures, je suis toujours prostrée dans le fauteuil de mon salon. Camille

m'appelle, elle est en train de faire des courses :

« Tu préfères des épinards hachés ou en branches ? »

Je n'arrive plus à tenir mon téléphone : même ça, ça me fait mal.

Soudain, je sens le malaise revenir. Mais je ne sais pas pourquoi, j'ai l'intuition qu'il va être pire. La tête qui tourne. Ma peau qui s'embrase d'un coup. Des sueurs invraisemblables. Le cœur qui s'emballe, je le sens qui s'affole, qui bat vraiment très vite, anormalement vite. Je sais que dans très peu de temps – cinq minutes, peut-être moins – je serai incapable de me lever pour ouvrir ma porte. Il faut que je m'allonge, sur le dos, comme cette nuit. La seule position qui me soulage. Mais avant ça, il faut que j'ouvre la porte, que Camille puisse entrer. Je rassemble toute mon énergie pour me mettre debout. Mes jambes pèsent trois tonnes chacune. J'ouvre les deux loquets, laisse la porte entrouverte. Et je m'allonge.

Je n'ai rien d'autre à faire qu'attendre Camille. Quand elle sera là, je lui expliquerai ce qui m'arrive, qu'elle ne panique pas.

Je ne sais pas combien de temps j'attends. Ça me paraît long. J'aimerais atteindre mon téléphone, appeler Camille et lui dire de laisser tomber les courses, que j'ai besoin d'aide. Mais ledit téléphone est hors de portée, je l'ai laissé sur le fauteuil.

*Au moins trois mètres. Beaucoup trop loin.*

Au bout d'un moment (un quart d'heure, vingt minutes ?), j'entends des pas dans l'escalier. Une conversation téléphonique.

« Oui, excuse-moi, je suis essoufflée, je monte des escaliers en même temps ! Oui... Je vais devoir te laisser, j'arrive chez Katia, là. On se rappelle vite. »

Camille est sur le palier. Elle pousse la porte entrouverte – qui grince.

« Katia ? »

Elle entre dans mon petit salon. Me voit par terre.

« Katia ? »

Elle accourt près de moi, je l'entends qui s'accroupit. Elle me touche le front, les mains.